Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 45

Artikel: La légende des voyelles
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224200

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

venirs admirables à garder, petit film évocateur à projeter souvent sur un drap de lit tendu en écran, même et peut-être surtout, quand viendront les heures moins tendres, quand les caractères s'aigriront. Ces ciné-souvenirs d'amour repassant sous les yeux, permettront d'éviter bien des catastrophes.

Mais la nouveauté de la proposition est que le micro est, cette fois, de la partie. Il n'y aura pas que les images qui seront fixées par la pellicule. Une autre pellicule ou un disque synchronisé, fixera les voix, les voix chères qui se sont tues ou, du moins, dont l'accent de tendresse pourra s'être tu.

Et ceci est autrement impressionnant. Le son de la voix a quelque chose de bien plus direct que la fugitive image. Le micro permet d'enregistrer jusqu'au « oui » décisif, répondu à M. le pétabosson. Allez donc vous cabrer encore contre votre époux ou votre épouse, quand celui-ci, d'autorité, mettra en mouvement le mécanisme de rappel d'amour.

Le petit monsieur fané m'a paru, cette fois, une sorte de précurseur, le précurseur de quelque chose de nouveau que le cinéma va nous donner.

A MALIN, MALIN ET DEMI

LE vieux Pierre était avare, d'une avarice telle qu'on n'aurait pas trouvé un plus ravaudeur que lui à dix lieues à la ronde. Et, puis, toujours vêtu comme un chiffonnier ; il vous aurait fallu le voir venir de temps à temps guigner sur sa porte, son éternel cascamèche enfoncé sur sa tête d'oiseau de proie perchée sur sa longue personne ; il portait ce bonnet été, hiver, toujours, même aux plus chaudes journées de fenaisons. Boisselier de son état, il allait de temps à autre à la foire de Morges vendre une charrée de seilles, et, au moment des vendanges, de brantes en bois du Risoud, cerclées de noyer. Son fils, Jules-Barthélemy l'y accompagnait ; à eux deux, ils s'y connaissaient pour vendre cher et pour marchander les pommes de terre et les pommes. C'était deux rusés compères, qu'on aimait d'ailleurs assez peu au village.

Il leur arriva cependant, une belle fois, une fameuse farce, qui devait les punir de leur avarice et dont on fit des gorges chaudes ; il y avait de quoi, vous allez voir.

Il y a bien cinquante ans de cela. C'était une année où les porcs étaient chers et Jules-Barthélemy avait vainement rôdé tout le canton pour en trouver un à bon marché.

Nos deux compagnons eurent alors l'idée de charger de la commission le vieux Melard, régent quelque part à la Plaine. Ils espéraient que lui réussirait à leur acheter un porc presque pour rien, car lui aussi était passé maître en fait de marchandage. Ils ne se trompaient pas, et, un beau jour, le porc arrive, gros et bon marché. De satisfaction, le vieux Pierre se frottait les mains.

Vint le jour de faire boucherie. La mère Adeline mit des côtelettes à la marmite pour régaler ses hommes, comme c'est la coutume quand on tue le porc.

* * *

Mais au bout d'un moment, la vieille Adeline entra toute inquiète à la chambre derrière où on faisait les saucisses :

— Pierre ! Je ne sais pas ce qu'il y a dans cette marmite ; ça sent mauvais, qu'on ne peut plus respirer !...

Effectivement, la maison se remplissait d'une odeur de suif rance, de bouc, d'urine, d'une odeur infecte...

Le vieux Pierre, qui semblait d'ailleurs soucieux depuis un moment, se gratta la tête sous son bonnet de coton, et murmura :

— Notre fou! Notre fou, s'est laissé attraper. Me semblait bien qu'il sentait déjà mauvais sur le trabetset...

Les paysans, qui portaient leur boille à la laiterie, passaient la tête par la porte entrebâillée et criaient dans l'allée :

— Que diable sent-on par chez vous. On empoisonne jusqu'à la fontaine !...

* * *

Le lendemain, Jules-Barthélemy partait de bonne heure à la Plaine, avec une charrée de seilles ; il allait soi-disant à la foire d'Echallens.

Mais, en réalité, il allait offrir les saucisses faites avec le porc tué la veille, et dont les côtelettes étaient restées sur le plat ; personne n'avait pu y mordre. Il rentra tard le soir, penaud; personne n'avait voulu de ses saucisses, qui lui restèrent pour compte !...

Le cochon que Melard avait acheté à si bon marché était un verrat !...

On en rit encore au village !

Cyprien.

L'ALCHIMISTE ET LES TROIS PAYSANS

UN prétendu historien franc-comtois, maître Jacques Colombiers, qui écrivait au milieu du XVIe siècle, donne comme très authentique l'historiette suivante :

Un célèbre alchimiste de Besançon annonça qu'il avait trouvé, à force de recherches et de dépenses :

1° La pierre philosophale, c'est-à-dire l'art de créer de l'or.

2° L'élixir de vie éternelle.

3° La panacée ou remède à tous les maux.

Il guérissait radicalement toutes blessures, et, pour le prouver, il offrit une grosse somme à quiconque voudrait se laisser couper quelque membre, que sous peine de la vie il s'engageait à rétablir.

Trois paysans se présentèrent; l'alchimiste leur compta la somme promise et se disposa à opérer sans douleur, en présence d'une nombreuse assemblée.

A l'un, il coupa la main gauche ; au second, il arracha les yeux ; il tira du ventre les intestins du troisième ; après quoi, il couvrit de baume les plaies des trois opérés qui dirent n'avoir éprouvé aucune douleur.

L'assemblée s'étant déclarée très satisfaite, le rétablissement des parties enlevées à ces homme fut remis au lendemain par l'alchimiste, qui confia à une servante les débris des patients qu'il avait posés pêle-mêle dans un grand plat.

Malheureusement, la servante oublia de surveiller le plat ; un chat emporta la main du premier opéré, et un chien vint, qui dévora le reste. Tremblant d'être punie, elle voulut réparer le mal. S'emparant du chat, elle le tua et prit ses yeux, qu'elle jeta dans le plat; elle courut acheter les tripes d'un porc, qu'elle mit à la place de celles de l'homme, et enfin, le soir, elle s'en alla au gibet de la ville couper la main d'un voleur, qu'on avait pendu le matin.

Le lendemain, le peuple s'étant assemblé de nouveau, et les trois paysans étant revenus, l'alchimiste remit au premier la main du pendu ; les yeux du pauvre chat furent ajustés dans la tête du second, et les intestins du porc prirent place dans le ventre du troisième.

Toutes les plaies disparurent, et les paysans s'en allèrent au grand ébahissement du peuple.

Un an après, les trois Savoyards se rencontrèrent dans une foire :

— C'est singulier, dit l'un d'eux, la main qu'on m'a raccomodée ne peut s'empêcher de prendre ce qu'elle rencontre.

— Moi, dit le second, depuis qu'on m'a remis les yeux, j'y vois plus clair la nuit que le jour.

— Moi, ajouta le troisième, mon aventure m'a donné des goûts singuliers : je ne peux voir une auge à porcs sans être tenté d'aller y manger.

Et ils se séparèrent, après s'être ainsi communiqué leur nouvelle façon d'être ; mais au demeurant, l'on ne vit jamais trois gaillards mieux portants.

Au théâtre. — Un jeune soldat, qui ne sort pas souvent, s'est payé le théâtre; mais comme il ne prend pas grand intérêt à la pièce, il s'assoupit dès le premier acte. Il dort depuis une heure et se réveille juste au moment où l'actrice en scène s'écrie:

— Sans nouvelles, et je suis ici depuis trois jours!

— Ah ! bigre, s'écria-t-il en s'enfuyant, me voilà dans des beaux draps, moi qui n'avais qu'une permission de vingt-quatre heures !

DEUX DEMENAGEMENTS

BONTEMPS et Lapalette, deux braves bohèmes se rencontrent dans une petite rue de Lausanne.

— Tiens, Bontemps, qu'est-ce que tu fais par ici ?

— Moi, je cherche un appartement ; et toi ?

— Moi aussi.

— Ah ! quelle coïncidence ! Tu ne te plais plus dans ton logement actuel ?

— Si... mais je dois trois termes au proprio, et il a cru devoir s'autoriser de cette vétille pour me donner congé.

— Décidément, les proprios se ressemblent... je suis exactement dans ton cas ; moi aussi, je déménage pour faire plaisir à mon infâme propriétaire.

— Au revoir, mon vieux, je te quitte pour me relivrer à mes recherches.

— Au revoir, cher, et bonne chance.

— Mais dis donc, au fait, il me pousse une idée.

— Dis toujours.

— Si je prenais ton logement ? il me conviendrait à merveille.

— Et moi, le tien ! il m'irait comme un gant.

— Tope là.

Et Bontemps courut louer l'appartement de Lapalette, tandis que Lapalette s'en fut arrêter l'appartement de Bontemps.

Heureux mortels que les deux propriétaires !

Le Monde Occidental ou **Poésie de l'Amérique,** par Henri de Ziegler, 1 vol. — Editions Victor Attinger, Neuchâtel.

Comme beaucoup d'écrivains et de voyageurs illustres, M. de Ziegler vient de découvrir l'Amérique. Appelé aux Etats-Unis pour y donner des conférences, il y a fort bien employé son temps, puisqu'il nous en a rapporté un volume du plus haut intérêt.

Observateur sagace et bienveillant du Nouveau Monde, M. de Ziegler n'a pas été — comme l'écrivain Duhamel — heurté de toutes manières dans son individualisme par la manière d'être des Américains et par leur genre de vie, aussi son livre n'offre-t-il rien qui ressemble à un réquisitoire. N'y cherchez pas non plus les pages élégantes et narquoises qu'on trouve dans le « New-York » de Paul Morand. L'auteur du « Monde occidental » s'est appliqué avant tout à découvrir l'âme du peuple américain sous la façade gigantesque des gratte-ciel. A-t-il réussi ? C'est ce que je ne saurais dire.

M. de Ziegler peint avec beaucoup de bonheur les divers aspects de cette vie toujours en mouvement et il arrive parfois à nous communiquer son enthousiasme et aussi son effroi. Ce sont, surtout, des impressions qu'il nous apporte ; impressions utiles à recueillir parce que libres de tout préjugé. Il n'hésite pas à nous dire que, dans ce pays, « rien ne subsiste de ce qui semble ailleurs l'essence même d'une réussite esthétique : accord, proportion, harmonie. » Ces valeurs-là sont partout bafouées. Il faut en prendre son parti.

Cependant, la poésie existe en Amérique. M. de Ziegler la voit dans l'air et les vastes espaces, dans les paysages fluviaux, dans la grâce des femmes, dans la vie quotidienne et familière. Cette terre est avant tout la terre des contrastes. Si la culture y fait défaut, on y découvre, par contre, « des esprits ornés d'une façon délicate ». Et pour conclure, il ajoute: « C'est une civilisation proportionnée aux dimensions de la nature ».

En publiant le « Monde Occidental » notre compatriote a voulu rendre hommage à un grand peuple, sans toutefois lui cacher ses défauts. De plus, il nous a donné un livre palpitant d'intérêt dont le style, un peu raboteux, ne manque ni de couleur ni d'originalité.

J. des S.

LA LEGENDE DES VOYELLES

UN professeur de langues explique la formation des voyelles par l'ingénieuse légende que voici :

Au commencement du monde, Adam dormait profondément quand Dieu lui tira, comme chacun sait, une côte et de cette côte créa la femme. quand Adam eut suffisamment dormi, il ouvrit les yeux: Eve était à ses côtés. Le premier sentiment bien naturel d'Adam, à la vue de cet être merveilleux, fut un sentiment d'admiration émue :

— Ah ! s'écria-t-il. La première voyelle était trouvée.

Second mouvement : après avoir admiré, Adam, faisant ce que vous auriez certainement fait à sa place, éprouva le désir le plus vif de lier conversation. Appelant donc à lui cette belle personne, avec un petit geste amical :

— Eh ! fit-il. La langue comptait une voyelle de plus.

Que se passa-t-il alors ? C'est ce que monsieur X... à l'aide de « Mémoires » manuscrits récemment découverts par lui sur l'emplacement même du paradis terrestre.

Sur l'invitation d'Adam, Eve, timide et rougissante, s'approcha. Adam, ravi, exprima immédiatement sa joie par un sourire ainsi modulé :

— I ! la troisième voyelle était sortie de l'inconnu.

Ce fut Eve qui se chargea de la quatrième.

Après avoir, simple affaire de se donner une contenance, tendu une pomme qu'elle venait de cueillir sur l'arbre, elle se décida à regarder Adam. Un sentiment d'admiration lui arracha ce cri : O !

Quelques instants après, Adam qui, comme tous les enfants futurs, hélas ! se lassait facilement du spectacle des plus belles choses, éprouvait le besoin d'être seul pour s'occuper un peu d'affaires sérieuses, et, faisant signe à Eve, interdite et surprise, d'aller faire un petit tour de promenade dans le paradis :

— U ! lui disait-il.

Telle est brièvement résumée la légende des voyelles, découverte récemment par M. X..., professeur de langues.

Un signe.. — Le père. — Tu crois que ce jeune homme a l'idée de se marier ?

La fille. — J'en suis convaincue ; il m'a même dit que le chapeau de quarante francs me convenait mieux que celui de cinquante.

Chez le coiffeur. — Excusez-moi, monsieur mais vous n'avez presque plus de cheveux.

— Je suis chauve, hein ? Bah ! je commence à m'y accoutumer ; j'ai cinquante ans, et j'étais de même quand je suis venu au monde.

C'est tout simple. — Oui, mon cher, Toupin est un garçon intelligent, il écrit indistinctement avec l'une ou l'autre main !

— Ah bah ! et comment peut-il faire

— Il se sert d'une machine à écrire.

LOYSE DE SAVOIE 6

Grand, pourtant il faut l'avouer, fut l'ébahissement de Loyse devant l'accoutrement de son oncle. Elle, qui n'avait jamais vu son père qu'en quelqu'une de ces longues robes de soie ou de velours que portaient les princes de Savoye, ne revenait pas de la courte souquenille de camelot en laquelle flottait Louis XI ; et moins encore de son chaperon, « dont n'eût pas voulu le dernier marchand. »

Par avarice peut-être, peut-être pour prendre le contre-pied de ses fastueux cousins de Bourgogne. Louis XI, en effet, s'affublait si pauvrement qu'à sa rencontre, plus d'un bourgeois se signait en disant : « *Benedicite !* Est-ce là un roi de France ?... »

Aussi étrange, d'ailleurs, que sa mise, était le mystérieux visage du prince. Un nez démesuré, bossué s'y allongeait, entre deux yeux méfiants et inquiets. Grêles, flageolaient les jambes du personnage. Sa démarche, ses gestes étaient cauteleux, embarrassés. Chez l'homme tout fourré de malice, il y avait pourtant d'extraordinaires contrastes. Trivial et hautain, avare et généreux, sa bonhomie rivalisait avec sa duplicité. Raffiné politique comme chacun sait, il se faisait vraie sirène à ses heures.

Or les princesses savoyardes étaient, sans doute, arrivées à quelqu'une de ces heures heureuses, car, après avoir conduit la régente en son plus bel appartement, Louis XI menait Loyse et sa sœur Marie, en une chambre, où il faisait étaler, devant elles, les plus riches présents. C'étaient damas brochées d'or et d'argent, manteaux fourrés de martres, sybellines, chaperons frappés et garnis d'orfèvreries, magnificences bien propres à éblouir les deux pauvrettes qui, anxieusement, attendaient, pour se vêtir, les deux cents écus que la régente suppliait son trésorier d'emprunter.

Mais, par singulière occurence, Loyse et son oncle, se devaient pleinement entendre sur un point : à savoir le mépris qu'affectait le roi pour ce qu'il appelait : « Faire les fols, en habits... » Oncle et nièce, pourtant, est-il besoin de le dire? différaient fort en leurs raisons. Tandis que le roi, par dédain et parcimonie, affectait ce mépris du vestir... Loyse le pratiquait « par humble vouloir ».

* * *

Après avoir séjourné à Plessis-les-Tours, les princesses se préparèrent à regagner leurs Etats. Yolande avait obtenu gain de cause. Le roi devenait son allié. Le 15 décembre 1476, jour fixé pour le départ, chacun s'égaya de son mieux, car le roi n'aimait guère les attendrissements. Dans la cour du château attendaient deux magnifiques haquenées : c'était le dernier présent du roi. Le cortège se mit en marche. Mesdames de Savoye s'acheminèrent, escortées de pages, écuyers et musiciens. Le 28 décembre, elles arrivaient à Lyon et, quelques jours plus tard, elles faisaient leur entrée à Chambéry aux acclamations du peuple.

Pour Loyse, un doux rêve d'amour s'était ébauché après tant de tristes réalités. Et voilà que la jeune princesse s'éveillait soudain pour voir s'endeuiller ses tendresses naissantes. Rien, plus rien ne lui était venu de son fiancé depuis qu'il avait suivi le Téméraire dans sa folle équipée de Lorraine. Elle savait seulement, qu'Hugues campait avec l'armée bourguignonne sous les murs de Nancy. Elle savait aussi combien le terrible hiver de 1477 sévissait, cruel. Quatre cents hommes de troupes bourguignonnes étaient morts de froid dans la seule nuit de Noël. Pour Loyse cependant, l'extravagance du duc Charles était plus redoutable encore que l'inclémence du temps. Comme à la veille de Morat, le prince paraissait absolument hors de sangfroid. C'était avec force blasphèmes qu'il jurait « de périr ou de chômer » les rois dans Nancy.

« Or, le duc Charles livrait bataille le 6 janver et engageait si mal ses troupes que le camp du duc de Lorraine regorgeait le lendemain de blessés et de morts bourguignons. Encore n'avaient-ils pas été tous relevés. Il était un cadavre que l'on continuait de chercher trois jours après le combat. C'était celui du Téméraire, qu'une lavandière trouvait enfin pris dans les glaces d'un ruisseau et à moitié dévoré par les loups... Il fallut qu'Hugues, fait prisonnier l'avant-veille, retrouvât au flanc du cadavre la cicatrice de la blessure jadis reçue par son terrible cousin à Montchéry, pour qu'il put affirmer que c'était bien là le duc de Bourgogne. Celui qui, vivant, était tenu pour un fléau, fut quand même regretté mort.

Ayant appris la fin tragique de son ennemi, Louis XI remercia Dieu des « bonnes et agréables nouvelles advenues de Nancy ». Bonnes et agréables pour le roi, ces nouvelles arrivaient cruelles pour celle dont le fiancé était captif.

Jusque là guerroyante, si l'on peut ainsi dire, la souffrance au cœur de Loyse allait se transformer en héroïque résignation.

* * *

Tandis que prisonnier du duc René de Lorraine, Hughes cherchait vainement à envoyer un message à sa fiancée, celle-ci accompagnait sa mère par delà les Alpes. Prise d'une fièvre maligne en son château de Moncaprel près Verceil, l'intrépide Yolande succombait à peine âgée de cinquante ans. Femme d'épée et femme d'Etat, astucieuse et dissimulée, elle joignit, dit-on, les finesses féminines à toute la vertu de l'homme fort. Mère et régente héroïque, elle avait su gouverner ses dix enfants avec la même fermeté que ses peuples. Sa mort devenait donc, pour sa fille, un de ces événements qui désorientent encore plus qu'ils ne déchirent. A seize ans, Loyse se trouvait sans guide, sans appui, n'ayant derrière elle qu'abandon et détresses. Que devenir ? C'est alors que Louis XI intervint. Avait-il gardé quelque aimable souvenir de ses nièces ? La chose est possible. Mais il est plus probable qu'en les appelant près de lui, aussitôt après la mort de leur mère, il obéissait à un calcul intéressé. Quoiqu'il en soit, il fit sonner bien haut ses droits à leur tutelle et il leur manda qu'en raison du trépas de « sa très aymée sœur » elles eussent à le rejoindre sans retard à Plessis-lez-Tours. C'était ainsi que le roi entendait être obéi.

* * *

L'année qui avait apporté de si cruels changements dans la vie de Loyse, n'en avait pas apporté de moindre à la cour de France ; le mot de Montaigne, « que l'âme, à vieillir, se prend à sentir l'aigre et le moisy », s'appliquait bien justement à Louis XI.

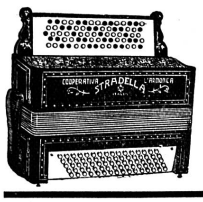
Oui, vraiment, la vieillesse n'avait que trop fait son œuvre à Plessis-lez-Tours. Sombre, impénétrable, méfiant surtout plus que jamais, Louis XI était maintenant hanté par d'atroces terreurs. Les archers qui, nuit et jour, veillaient à sa sûreté, avaient ordre de tirer sur tout venant. Plus nombreux que jamais, se balançaient aux arbres des avenues « cadavres charriés par le vent, becquetés par les oiseaux, comme dés à coudre ».

Le roi n'avait même plus ces accès de grosse gaîté qui, jadis, trahissait chez lui un reste de bonhomie. Rondeaux, virelais, ballades, qu'ils fussent blâmes ou éloges, étaient proscrits. « Toute joie, près de lui, semblait morte. Vainement fille gracieuse ou belle, dit un contemporain, eût tenté de dissiper telle mélancolie. »

Certes, Loyse était belle... Loyse était gracieuse... Mais sa douce compassion ne faisait qu'exaspérer la male-humeur du vieux prince, qui convertissait ses rancœurs en haines et son impuissance en fureur.

Singulier contraste que celui de ces deux êtres dont les tristesses voisinaient. Humble et comme cachée en ses pauvres vêtements de deul, était celle de Loyse. Celle du roi, au contraire, se drapait maintenant d'éclatantes robes de velours ou de satin doublées des fourrures les plus rares. C'est que, si Loyse était demeurée la même en sa candide et bénigne personne, l'âge avait, au contraire, imposé d'étranges métamorphoses à son terrible oncle, qui « grand dissimuleur » à son accoutumée, masquait sa décrépitude de soie et de velours... *(A suivre).*

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg. deux grands films: **Rues Sombres,** film policier, intensément dramatique, avec Jack Mulhall dans un double rôle. **La Vendeuse des Galeries,** délicieuse comédie, pleine de jeunesse, de gaîté et d'amour, avec Alice White. « Rues Sombres »... bas quartiers d'une grande ville. « La Vendeuse des Galeries », la jeunesse moderne, audacieuse, affranchie. « Rues Sombres », la nuit, un ou deux passants ou plutôt leurs ombres. «La Vendeuse des Galeries », des jupes courtes, des jolies jambes, des danses, de la gaîté. « Rues Sombres »... des coups de feu dans la nuit... un mort... et la destinée d'une jeune fille résolue.



L'Armonica - Cooperativa
STRADELLA
Le ROI des accordéons
Agent général pour la Suisse :
Lc. MARGOT
Rue Centrale 8 **Lausanne**
Catalogue gratis franco

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.